

Joanna Kotowska (<https://orcid.org/0000-0002-5891-6578>)

Université de Wrocław

## La vision dysphorique de Michel Butor: la ville-personnage de *L'Emploi du temps* en tant que *locus terribilis*

*Tout royaume divisé contre lui-même est dévasté,  
et toute ville [...] divisée contre elle-même ne peut subsister.*

Saint Matthieu, 12:25

Pour emprunter la notion à Mikhaïl Bakhtine, on constatera que la ville est l'un des « chronotopes »<sup>1</sup> romanesques privilégiés. Elle est un thème particulièrement vivace dans la littérature qui décrit les villes aussi bien réelles que fictives, celles qui inspirent la joie ou, au contraire, un sentiment de malaise, voire d'inquiétude. Déjà dans la Bible, on distingue les villes de rêve, comme Jérusalem, des cités pécheresses et destinées à l'anéantissement, telles Sodome, Ninive ou Babylone. à travers les époques, plusieurs écrivains ont exploré le concept de l'espace urbain paradisiaque ou dystopique, mais c'est surtout cet aspect sombre de la ville qui a tourmenté le plus les esprits littéraires jusqu'à nos jours. Ainsi, il suffit de se promener parmi les canaux mélancoliques de Bruges de Georges Rodenbach, de se perdre dans les ruelles confuses de Londres et Paris de Winfried Georg Sebald, de sentir l'atmosphère cauchemardesque de Prague de Franz Kafka, ou encore de se laisser ensorceler par la malfaisante « city » anglaise de Bleston de Michel Butor... Réelles ou imaginaires, les villes exercent une influence néfaste sur leurs habitants et constituent un décor favorable pour les crimes.

Lors de son séjour à Manchester (1951-1953), Butor travaille comme lecteur de l'université<sup>2</sup>. La « métropole industrielle du nord » que l'écrivain décrit comme froide, pluvieuse et polluée à la limite du supportable<sup>3</sup> provoque un malaise qui

---

<sup>1</sup> M. Bakhtine, « *Formes du temps et du chronotope dans le roman* », [in id.] *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, pp. 235-398, p. 391.

<sup>2</sup> Curieusement, un exemplaire de *L'Emploi du temps* tombé par hasard entre les mains du jeune écrivain Winfried Georg Sebald, qui a passé lui-même une courte période à Manchester (1966-1970) et y a occupé le même poste que Butor treize ans plus tôt, aura une influence majeure sur la conception de la ville malveillante de son futur roman *Austerlitz* (2001).

<sup>3</sup> P. Sellier, « La ville maudite chez Michel Butor », *Mosaic: An Interdisciplinary Critical Journal*, vol. 8, No. 2, 1975, pp. 115-130, p. 116.

trouvera son expression littéraire dans *L'Emploi du temps*<sup>4</sup>, paru en 1956 et aussitôt récompensé par le Prix Fénéon. Bien que Bleston, la ville-personnage du roman en question, soit créée à l'image de Manchester, son aspect parabolique permet de la rapprocher facilement d'autres métropoles anglaises telles que Leeds, Newcastle, Sheffield, Liverpool, ou américaines, comme Pittsburgh et Detroit, chacune étant inhabitable et labyrinthique.

Mais ce n'est pas la froideur et la pollution qui rendent la ville réellement hostile ; c'est sa nature *élémentaire*, à la fois envoûtante et inquiétante. L'objectif du présent article vise à étudier comment les quatre éléments omniprésents dans le roman en question contribuent à son caractère malveillant. Comment un espace topographique s'anime-t-il, devient-il un organisme non seulement vivant mais encore pourvu d'une malignité tout à fait humaine ? Pour répondre à cette question, nous allons consulter la philosophie de Gaston Bachelard qui joue un rôle-clé dans la compréhension de l'importance culturelle ainsi que du potentiel romanesque des éléments.

### Butor, Bachelard et les quatre éléments

*L'Emploi du temps* s'inscrit parfaitement dans la fascination des Nouveaux romanciers pour le polar, particulièrement visible dans les années 1950 et 1960, qui amène sur la scène littéraire de multiples romans reprenant le schéma classique du genre : entre autres *L'Inquisiteur* de Robert Pinget (1962), *Les Gommages* (1953) d'Alain Robbe-Grillet, certains passages de *La Mise en scène* (1958) de Claude Ollier et du *Vent* (1957) de Claude Simon, voire même *Portrait d'un inconnu* (1948) de Nathalie Sarraute<sup>5</sup>.

L'ouvrage de Butor raconte les péripéties de Jacques Revel, un Français effectuant un stage d'un an à Bleston, en Angleterre. La ville sale, pluvieuse et régulièrement en proie à des incendies s'avère hostile et invivable. Les personnages que Revel rencontre pendant son séjour tantôt partagent sa haine de la ville (Horace Buck), tantôt lui offrent de l'amour (les sœurs Bailey). Ce sentiment pourrait peut-être le sauver de l'enlèvement dans une atmosphère empoisonnante, mais à cause de sa passivité, les deux sœurs se tourneront vers d'autres hommes. Intrigué par le titre ambigu d'un roman policier exposé dans une librairie, Revel l'achète. Le livre s'intitule *Le Meurtre de Bleston* et a été écrit par un certain J. C. Hamilton. Par hasard, le protagoniste découvre la véritable identité de l'auteur du polar qui se cache sous ce pseudonyme et la dévoile à ses amis, ce qui exposera le romancier à un danger mortel. En fin de compte, l'écrivain finit à l'hôpital et Revel, se sentant responsable de la situation, s'improvise détective. Quoique l'enquête révèle le coupable – qui aurait suspecté son collègue de bureau, un certain James Jenkins ? –, Revel décide d'attribuer cette tentative criminelle à Bleston, cité maléfique dont l'influence empoisonne ses habitants.

<sup>4</sup> M. Butor, *L'Emploi de temps*, Minuit : Paris, 1956, p. 38. Dans la suite de l'article, pour citer cet ouvrage, nous utilisons l'abréviation *ET*.

<sup>5</sup> S. Kemp, « Le Nouveau Roman et le roman policier : éloge ou parodie ? », *Itinéraires*, 2014-3/2015, <http://journals.openedition.org/itineraires/2579>, consulté le 17.04.2019.

L'intrigue de *L'Emploi du temps*, proche de celle du polar si largement exploité par les Nouveaux romanciers, ne sert que d'ossature, et celle-ci doit être remplie de chair et de sang. Les vraies entrailles de la ville malveillante – qui l'animent et lui servent de « mains » vengeresses –, sont les quatre puissances de la nature : le feu, l'air, l'eau et la terre, omniprésentes et, semble-t-il, omnipotentes dans l'univers blestonien. Les statistiques lexicales sont éloquentes sur ce point:

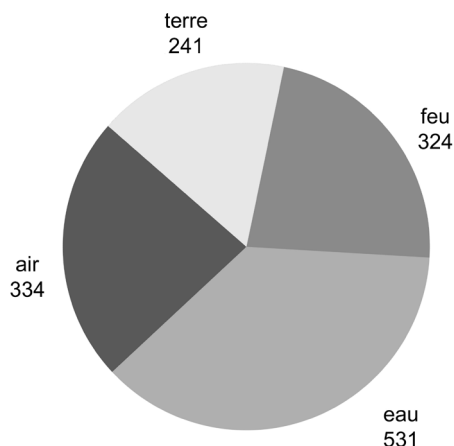


Fig. 1. Vocabulaire élémentaire dans *L'Emploi du temps*, en nombre de mots.

Le diagramme ci-dessus présente les champs lexicaux liés à chacun des éléments<sup>6</sup>. Mais avant tout, il montre que sur les quatre cents pages de *L'Emploi du temps* sont accumulés à peu près mille cinq cent mots relatifs aux éléments. Qui pourrait encore douter de leur omniprésence ? La domination de l'aquatique se dessine visiblement, due à ses propriétés à la fois de colle et de solvant universels<sup>7</sup>, tandis que les trois autres puissances occupent des places assez égales ; néanmoins, tous les éléments s'entremêlent afin de constituer le monde de Bleston.

Pour comprendre l'importance culturelle et le potentiel romanesque des éléments, il convient de consulter la philosophie de Bachelard, auteur de la « psychanalyse des rêves élémentaires », inspirée de Jung, Freud et Nietzsche. Bachelard a consacré une vingtaine d'années à une étude des quatre puissances de la nature (lat. *elementum*) qui a abouti à une série de six ouvrages : deux livres sur le feu (*La Psychanalyse du feu*, 1938, *La Flamme d'une chandelle*, 1961), un sur l'eau (*L'Eau et les rêves*, 1941), un sur l'air (*L'Air et les songes*, 1943), et deux traitant de la terre (*La Terre et les rêveries*

<sup>6</sup> Le diagramme englobe les termes et les expressions appartenant à plusieurs catégories grammaticales, à partir des substantifs (à l'exception des noms propres) jusqu'aux verbes. Il est cependant à noter que pour raisons de clarté, cette classification reflète la distribution des éléments « purs » (tels la flamme, la pluie, le sol, le vent). Dans les cas de ce que Gaston Bachelard appelle les « unions élémentaires » (la boue, le brouillard, la neige, etc.), elles sont rangées sous un seul élément, à savoir celui qui prédomine dans l'alliance.

<sup>7</sup> G. Bachelard, *L'Eau et les rêves : Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Corti, 2009 [1942].

*du repos*, 1946 ; *La Terre et les rêveries de la volonté*, 1948). Chaque élément correspond ainsi à un réseau d'images particulier : l'eau renvoie à la maternité, à la pureté ou à la mort douce et mélancolique<sup>8</sup>, le feu se rapporte à la sexualité, au bonheur calorifique ou au changement rapide<sup>9</sup>, l'air renvoie à l'ascension, à la liberté et à la dialectique du vent violent et du souffle léger<sup>10</sup>, enfin, la terre exprime l'ancrage, la pesanteur, le pétrissage de la matière molle ou la résistance de la matière dure<sup>11</sup>.

Même un très bref aperçu du contenu des ouvrages théoriques de Bachelard permet de remarquer le caractère unilatéral de sa vision du monde : les quatre puissances de la nature coexistent avec l'homme, le soutiennent et le renforcent. Il est à noter que Bachelard ne mentionne qu'à peine l'aspect sombre des éléments et refuse nettement de se concentrer sur celui-ci ; il préfère demeurer dans une douce illusion d'univers bienveillant, annoncée d'ailleurs par les titres de ses ouvrages où les termes « rêve » et « songe » sont récurrents. C'est justement ce qu'accentue Jean-Louis Vieillard-Baron, en prononçant son postulat de rétablissement de l'équilibre dans la théorie bachelardienne :

Éloigné par sa sensibilité de tout élan romantique, Bachelard n'a vu que la face plaisante des images ; *il faut en restituer la face violente et tragique* [...]. Bachelard ne voit dans les images qu'une puissance de repos, ou pour mieux dire une puissance qui guide l'âme au lieu de son repos, voire au « paradis »<sup>12</sup>.

Bien sûr, une vision qui n'embrasse qu'un seul côté des éléments peut facilement devenir insuffisante, voire inadaptée pour décrire un monde tel que celui de Butor. Mais la fortune de Bleston ne tient-elle pas justement dans cet aspect polémique avec toute vision sage et plaisante de l'élémentaire ?

### Le maître des quatre fléaux

Quand Jacques Revel arrive à Bleston, il n'est pas conscient du danger que représente cette ville en apparence innocente. Abstraction faite d'une première impression très désagréable, elle semble tout de même vivable, du moins pour un séjour temporaire. Mais Revel découvre vite que Bleston, dans laquelle il est condamné à passer un an, ne se contente pas d'être simplement le décor de sa vie quotidienne. Au contraire, dotée d'une sorte de « physique » et de « psychisme » humains, elle usurpe le droit d'être un personnage à part entière. Gabrielle Frémont a remarqué la personnification de Bleston qui « n'apparaît plus comme une entité bien délimitée mais comme

<sup>8</sup> *Ibid.*, pp. 87, 132-15 (la maternité), pp. 153-171 (la pureté), pp. 58-59, 95-108 (la mort).

<sup>9</sup> *Id.*, *La Psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1949 [1938], pp. 73-97 (la sexualité), pp. 43-72 (la chaleur), pp. 95-97 (le changement instantané).

<sup>10</sup> *Id.*, *L'Air et les songes*, Paris, Corti, 2009 [1943], pp. 27-116 (l'ascension – le vol / la liberté), pp. 291-320 (le vent violent / le souffle léger – la respiration).

<sup>11</sup> *Id.*, *La Terre et les rêveries de la volonté*, Paris, Corti, 2004 [1948], pp. 319-374 (la pesanteur), pp. 103-129 (la mollesse), pp. 40-74 (la dureté). *Id.*, *La Terre et les rêveries du repos*, Paris, Corti, 1948, pp. 95-128, 183-209 (l'ancrage / la maison / la grotte / le repos paisible).

<sup>12</sup> J.-L. Vieillard-Baron, *Hegel et l'idéalisme allemand*, Paris, Vrin, 1999, pp. 108-109 (nous soulignons).

une personne en chair et en os, avec des ‘entrailles’, du ‘sang’, des ‘yeux’ et un ‘visage’ »<sup>13</sup>. Munie d’un corps anthropomorphe et animée d’un esprit maléfique, la « city » anglaise représente le côté obscur de la nature humaine. Son caractère vampirique<sup>14</sup>, comme l’ajoute Lison Brenu, la prédestine à nuire à ses habitants. Déjà le nom de la ville dévoile son caractère agressif :

les noms de lieu donnent sens aux espaces, du moins c’est ce qu’on peut en attendre. Ainsi Bleston est à la fois « Bellus civitatem », la ville de la guerre, d’après l’étymologie qu’en donne le narrateur, mais aussi une ville « blessée » ou qui « blesse » son occupant : la violence est inscrite dans son nom.<sup>15</sup>

Il y a encore une troisième interprétation, tout aussi plausible, supposant un jeu sur l’aspect phonétique du nom de Bleston qui sonne comme « blessed town » prononcé avec l’accent français. Mais la ville fait tout pour réfuter cette ironique étymologie anglaise et se refuser une quelconque ressemblance avec les villes bénies. Elle s’acharne contre ses habitants, les opprime et, comme l’a constaté Mazaleyrat, leur inflige des blessures. Appelée souvent « mauvaise » (ET, 305, 46), « maudite » (ET, 97, 100) ou « affreuse » (ET, 273), elle attaque de deux façons : directement, par sa force ensorcelante, ou indirectement, par l’intermédiaire de ses « agents destructeurs », à savoir l’eau, le feu, l’air et la terre. Tandis que la puissance envoûtante de Bleston agit principalement sur le moral des victimes, les quatre éléments sont ses prolongements « matériels » qui lui permettent d’atteindre la peau vive et vulnérable des hommes. De cette manière, les habitants sont piégés, entourés de l’hostilité de la ville et tourmentés à la fois psychologiquement et physiquement.

Du côté psychique, Bleston excelle à anéantir la tranquillité d’esprit : peu après son arrivée, Revel sent que « la gigantesque sorcellerie insidieuse de Bleston [l’]a envahi et envoûté, [l’]a égaré loin de [lui-]même dans un désert de fumées » (ET, 37). En outre, la ville se plaît à perdre, dérouter et brouiller les chemins par des « paroles opaques et de[s] malentendus » (ET, 115). Malgré ces traits de caractère incontestablement humains, elle est comparée aux odieuses créatures animales de provenance terrestre, telle une « larve » (ET, 333), et aquatique, telles une « hydre » ou une « pieuvre » (ET, 324), ou encore aux épouvantables symptômes morbides, telle une immense « cellule cancéreuse » (ET, 54). D’ailleurs, la maladie est un mot-clé de *L’Emploi du temps*. Bleston, en tant que ville gangrenée, cultive son infection dans l’intention de la transmettre à son entourage : Revel, navré, constate : « [d]éjà, les ruses de la ville usaient, étouffaient mon courage, déjà sa maladie m’avait enveloppé » (ET, 43). Malicieuse, elle s’insinue dans le sang de ses habitants (ET, 47), afin

<sup>13</sup> G. Frémont, « Dé-lire Butor », *Études littéraires*, vol. 11, n° 3, 1978, pp. 441-458, p. 445.

<sup>14</sup> L. Brenu, « Écrire la ville : *L’emploi du temps* de Butor, *La forme d’une ville* de Gracq, *Tentative d’épuisement d’un lieu parisien* de Perec », [en ligne] <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00435879/document> [consulté le 22.04.2019], p. 46 et passim.

<sup>15</sup> C. Mazaleyrat, « La Carte et le plan, fils d’Ariane de *L’Emploi du temps* de Michel Butor et de *Topographie idéale pour une agression caractérisée* de Rachid Boudjedra », p. 24, [http://www.revue-textimage.com/03\\_cartes\\_plans/mazaleyrat.pdf](http://www.revue-textimage.com/03_cartes_plans/mazaleyrat.pdf), consulté le 22.04.2019.

de les contaminer (*ET*, 69) et les ronger de l'intérieur dans une horrible torture. Dans un pareil « décor », constitué des machinations blestoniennes, la ville entière devient « hantée de meurtre » (*ET*, 194) et ressemble à un lieu du crime où tout est prêt mais reste suspendu, guettant le moment propice pour éclater (*ET*, 117). Bref, bien que pourvue de traits qui auraient pu la rapprocher des hommes, la ville ressemble plutôt à un terrible organisme viral.

Par comble de malchance pour ses habitants, Bleston est pourvue de la capacité de contrôler les éléments. La ville rusée a « réussi à asservir, à soudoyer » les quatre puissances (*ET*, 355), ce qui lui a permis d'utiliser leur pouvoir afin d'exercer une influence sur ses malheureux habitants. Il convient de noter ici l'existence d'une relation spécifique liant étroitement la ville aux éléments : puisque Bleston est maudite, ses éléments sont, par la force des choses, damnés eux aussi. La malédiction de la ville se transpose à ses agents quadriformes, ainsi qu'à tout l'espace soumis à leur tutelle malfaisante. Et, par la loi de la rétroaction, la méchanceté retourne accrue et fortifiée à sa source, non pas pour l'endommager, mais pour la renforcer : la présence des éléments maudits rend l'atmosphère inhospitalière de la ville encore plus triste, menaçante et accablante. De cette manière, l'énergie du mal circule constamment entre Bleston et l'eau, le feu, l'air et la terre ; le cercle du maléfice se referme.

La vision de Bachelard se situe aux antipodes de ce qui sort de la plume de Butor. Rappelons que le philosophe prône avant tout le caractère bienveillant de l'hydrique, de l'igné, de l'aérien et du terrestre, en laissant de côté leur aspect négatif. Bien sûr, il ne fait aucun doute que Bachelard est profondément conscient de son regard sélectif et des lacunes dans ses analyses qui n'englobent pas les éléments dans leur *totalité*. Dans *La Terre et les rêveries de la volonté*, il avoue que pour « connaître [les éléments] entièrement, il faut les rêver dans une ambivalence de douceur et de méchanceté » (*TRV*, 16). L'attitude optimiste de Bachelard est donc le résultat d'une philosophie mûrement élaborée et conséquemment poursuivie dans ses œuvres. En revanche, Butor semble traiter cette philosophie d'obsolète et revendiquer le droit de célébrer ce que Bachelard condamnait et de s'intéresser à ce qu'il a omis ou rejeté. Ayant attribué à chacun des éléments blestoniens ce que Bachelard appelle un « type de colère »<sup>16</sup>, c'est-à-dire une façon particulière d'agresser la victime, le romancier se lance ainsi dans une exploration audacieuse de la facette obscure des quatre puissances, afin de sonder toute leur malveillance. Il fait de l'eau, de la terre, de l'air et du feu les quatre fléaux, les instruments de la rage de la ville même.

### L'eau, ou l'intoxication

La première des calamités affligeant les habitants de Bleston est l'eau. Comme l'affirme Fernando Gomes, elle occupe une position très spéciale dans *L'Emploi du temps* : « Dans la caractérisation de Bleston en tant que ville diabolique, l'eau et en termes plus génériques, toute substance liquide, possède un statut privilégié. Présente du début à la

---

<sup>16</sup> G. Bachelard, *op. cit.*, p. 181.

fin du roman, elle accompagne Revel tout au long de son séjour »<sup>17</sup>. La malveillance de cette « compagne » du protagoniste se manifeste sous trois formes principales : celle de la rivière, de la pluie et des boissons. La rivière Slee, qui traverse la ville et dont le nom rappelle les mots anglais « slime » (la boue) ou « sleazy » (sordide), est marécageuse et trouble au point que « même par la journée la plus claire, [elle garde], sous quelques reflets, sa noirceur de goudron » (ET, 54). Les eaux stagnantes de ses canaux, « mousseuses et visqueuses » (ET, 337), rapprochent la rivière de la « tourbe » (ET, 137) ou d'une « mer morte » (ET, 337). Impure, elle peut être facilement « maléficiée » et changée en un « réceptacle du mal »<sup>18</sup>, pour utiliser les termes bachelardiens. Et c'est ce qui se produit effectivement à Bleston. En tant que symbole de la stagnation putride, la Slee perd son caractère nourricier ou fertilisant<sup>19</sup>. Par ailleurs, il ne faut pas non plus négliger l'aspect olfactif de la rivière : transformée en un gigantesque marais rempli de la « terne lymphé » (ET, 62), elle dégage des exhalaisons nauséabondes qui salissent l'air de la ville (ET, 152) et par cette voie, empoisonnent les habitants.

Les gouttes du venin du long serpent noir qu'est la Slee, dispersées dans l'atmosphère de Bleston, se condensent en une brume épaisse (ET, 331) qui aveugle les gens, ou en pluie. Selon Bachelard, cette dernière est censée apporter de la fraîcheur et alimenter la terre. Mais dans l'univers butorien, elle ne fait que propager la maladie qui ronge la ville. « [S]alissante et insidieuse » (ET, 240), la pluie s'insinue adroitement dans les cœurs des habitants et les rend mélancoliques. Presque permanente, elle décourage (ET, 159) et plonge dans un état de lassitude dont le prolongement mène à l'anéantissement mental. Mais la pluie blestonienne possède aussi une deuxième façon d'attaquer : pareille à des « barreaux mouvants »<sup>20</sup>, si bien nommés par François Mauriac dans *Thérèse Desqueyroux*, elle constitue une sorte de prison qui empêche les gens de sortir et d'aller où ils veulent (ET, 165, 329). Cette limitation de la liberté entraîne la frustration des personnages de *L'Emploi du temps*, qui restent enfermés dans leurs habitations moroses ou bien, une fois sortis, se voient forcés de chercher refuge dans des bars ou des cinémas lugubres (ET, 122, 330). La pluie, « noire et froide » (ET, 372) comme l'est toute eau blestonienne, impose aux gens les mêmes habitudes vestimentaires (dont les attributs principaux sont les imperméables couleur « de la crasse de la ville » (ET, 181), les capuchons (ET, 377) et les parapluies (ET, 329)) et la même allure, courbée et hâtive. La seule véritable différence entre la Slee et la pluie réside donc dans leur mode d'attaque. Pendant que la rivière assiège de manière passive, lente et insinuante, au moyen de ses exhalaisons fétides, la pluie assaille activement, tombant sur la victime sous forme de gouttes glaciales et flagellantes. Et de surcroît, elle est munie d'une force destructrice, visible dans la scène où Revel médite sur le

---

<sup>17</sup> F. Gomes, « Eaux noires dans la ville de Michel Butor et de Raymond Chandler ». Actas do IV Congresso Internacional da Associação Portuguesa de Literatura Comparada, Estudos Literários/Estudos Culturais, vol. I, 2004, pp. 1-11, p. 2.

<sup>18</sup> G. Bachelard, *op. cit.*, p. 161.

<sup>19</sup> Faute de place dans le présent article, nous n'analyserons pas l'aspect anti-maternel des éléments considérés par Bachelard comme féminins et maternels par excellence, c'est-à-dire l'eau et la terre, auxquelles il faudrait consacrer une étude à part.

<sup>20</sup> F. Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, Paris : Grasset, 1964, p. 104.



destin funeste des habitants de Bleston, qui se dessine en filigrane sur leurs « visages que la pluie détruira avant qu'elle soit redevenue bénédiction » (ET, 391). L'averse bienveillante évoquée dans les derniers mots du protagoniste, cette grâce du ciel si admirée par Bachelard, est simplement impossible chez Butor, car la ville maudite ne répond pas aux songes du philosophe. Dans l'interminable torture de ses malchanceux habitants, il n'y a pas de place pour les (t)rêves.

Sous sa troisième forme, l'eau blestonienne se présente en tant que boisson. Bien qu'elle revête les apparences diverses du thé, du café ou de l'alcool, elle ne perd jamais ses qualités essentielles, à savoir la noirceur et la consistance poisseuse (ET, 31). Faute d'alternative, les gens boivent ces breuvages dégoûtants et les étrangers pestent sur leur saveur amère. Certains d'entre eux, comme Horace Buck, cherchent de l'oubli dans la boisson (ET, 37) ; d'autres, comme Jacques Revel, tentent de s'en faire une arme efficace pour combattre le froid aigu de la ville (ET, 142). Mais finalement, ni les uns ni les autres ne parviennent à trouver ce qu'ils désirent : la liquidité comestible de Bleston refuse de s'allier avec l'homme et ne procure ni réconfort ni chaleur.

Ce qui ressort des paragraphes précédents, est, d'abord, le contraste vif entre les eaux limpides et bienheureuses de Bachelard et la liquidité malsaine de Butor. Ensuite, une remarque importante s'impose : indépendamment de sa forme, l'élément aquatique de *L'Emploi du temps* conserve son caractère primordial de liquide « maléficié ». Croupi dans les canaux de la Slee, ruisselant du ciel obscur ou étiqueté « Guinness » et versé dans un verre, il garde la même nature de substance noire et affreuse, une même fonction d'agresseur et d'empoisonneur. Sa forme triple permet à la ville de partager – ou, pour mieux dire, de *nuancer* – le pouvoir destructeur de l'élément hydrique et de multiplier ainsi son impact négatif.

### L'air, ou l'étouffement

Bleston, monstre avide de pouvoir, ne se contente pas de maîtriser un seul élément. À part l'hydrique, elle s'empare de l'aérien et le métamorphose en deuxième fléau. L'air, représenté dans le roman par le ciel gris, les brouillards (ou les vapeurs) désagréables et le vent gluant, est décrit comme froid, « amer, acide, charbonneux, lourd » (ET, 11). Le ciel constamment chargé est peu propice aux rêves de vol joyeux. C'est la raison pour laquelle les oiseaux blestoniens sont des créatures terrestres, sales et alourdis. Le soleil transparaît rarement à travers la couverture nuageuse, constituée non pas de cumulus vaporeux, mais d'épais stratus menaçants, animés de mouvements glissants de « larves guerrières et rapaces » (ET, 159), suspendues au-dessus de la terre humide. Ce climat étouffant de Bleston asphyxie les habitants au sens littéral et métaphorique. Profitant du fait que la respiration est l'une des fonctions vitales du corps humain et, en tant que telle, ne peut pas être contrôlée, l'air infect de la ville pénètre sans aucune difficulté dans l'organisme et s'y incruste, à la manière d'un virus-parasite, au point d'altérer le souffle de son hôte, qu'elle assimile à l'atmosphère de la ville. Revel n'y fait qu'une petite allusion, insérée dans la longue description d'une séance cinématographique au Théâtre des Nouvelles : « À travers la fumée de nos cigarettes et *notre épaisse haleine*



d'habitants de Bleston, je suivais les rayons semblables à ceux d'un soleil pâle au milieu des nuages rapides » (ET, 318, nous soulignons). En outre, la salissure de l'air blestonien, si minutieusement dépeinte par Butor dans un jeu hyperréaliste, semble se moquer de la pureté céleste postulée dans *L'Air et les songes* : « cette transpiration, cette terrible exhalaison de Bleston, acide, venimeuse, insidieuse, alourdissante, ralentissante, décourageante » (ET, 131). Chaque adjectif contredit l'image de l'aérien élaborée par Bachelard.

### La terre, ou l'enlèvement

L'élément terrestre est la troisième calamité et, en même temps, le troisième moyen de tourmenter les habitants de Bleston. Dans *L'Emploi du temps*, la terre est principalement une mollesse désagréable dans laquelle on s'enlise : la ville est fondée sur des « terrains vagues » (ET, 176) et sur la boue omniprésente. Cette dernière, glaciale et visqueuse, recouvre les rues et les trottoirs en toute saison. Elle colle aux vêtements, atteint la chair même et tend à s'y substituer : Revel cherche fiévreusement à se débarrasser de « cette pellicule de boue qui se [fait] passer pour [sa] peau » (ET, 263)<sup>21</sup>. Dans les rares endroits non couverts de vase, la terre produit une végétation pauvre qui se résume souvent à de « l'herbe rase et malade » (ET, 183), même en plein été, à la saison du plein épanouissement de la nature. Au demeurant, il est intéressant de mentionner les origines de Bleston, à la fois aquatiques et telluriques, qui ont eu, paraît-il, une influence considérable sur la formation de la ville. Celle-ci a été construite sur un terrain marécageux dont elle a hérité le caractère bourbeux. Revel, flânant en touriste dans divers endroits, visite le *sous-sol* de l'Université – une localisation très significative dans le contexte de l'élément terrestre – où sont exposés des dioramas représentant l'évolution géologique de la région. On y trouve, entre autres, une « maquette en plâtre peint figurant Bleston [...] au deuxième siècle après Jésus-Christ, quadrilatère fortifié au milieu des forêts et marais » (ET, 323). Les siècles ont passé, la ville s'est développée, mais n'a toutefois rien perdu de sa nature militaire ni bourbeuse. D'ailleurs, les marais incorporés dans les frontières de la ville et devenus ses nombreux terrains vagues sont la raison pour laquelle Bleston est appelée « grand marécage » (ET, 295).

Tandis que les terrains vagues incarnent la mollesse de l'élément terrestre, la figure du labyrinthe représente son deuxième visage, la dureté. D'après Bachelard, le dédale est assimilé au mouvement errant, angoissant et solitaire, ce qui semble correspondre parfaitement à l'architecture de Bleston. Revel se perd continuellement dans cette « ville d'égarements » (ET, 115), en éprouvant aussi bien des difficultés à y entrer et en sortir qu'à se déplacer dans l'enchevêtrement confus des ruelles. D'abord, il

---

<sup>21</sup> En raison de sa provenance biélémentaire (la terre + l'eau), la boue n'est pas prise en compte dans la présente étude. En revanche, nous lui avons consacré une partie d'un article sur les unions pluriélémentaires. Cf. J. Kotowska, « L' 'infidélité onirique' dans *L'Emploi du temps* ou comment Michel Butor polémique avec les idées de Gaston Bachelard », *Romanica Wrattslaviensia*, no 66/2019.

arrive dans une autre gare que prévu (*ET*, 13), puis il se trouve déconcerté par sa topographie trompeuse (*ET*, 117, 264-265), et finalement, quand il souhaite se rendre à la campagne, il lui devient impossible de quitter la ville (*ET*, 42), comparée à un labyrinthe qui « s'augmente à mesure qu'il le parcour[t] » et « se déforme à mesure qu'il l'explore » (*ET*, 247). Mais comme ce « caractère arachnéen »<sup>22</sup> de Bleston a déjà été exposé en détail dans le travail de Brenu, nous n'allons plus y revenir.

### Le feu, ou la rage déchaînée

Reste à évoquer le dernier fléau qui pèse sur la ville maudite. L'élément igné est un phénomène bivalent : il joue deux rôles opposés, celui d'arme d'attaque et celui d'arme de défense. En tant que la première, le feu se montre comme un destructeur bien malin : souvent faussement endormi sous la trompeuse apparence d'un foyer bienveillant ou d'un radiateur chaud, il guette le moment propice pour attaquer. Et il suffit d'un instant de mégarde pour que la chaleur agréable se fasse brûlante, et les flammes apparemment domestiquées, de nouveau dangereuses (*ET*, 266). Bleston joue avec ce feu dévorateur, toujours tapi et prêt à se jeter sur sa proie, et en fait un symbole vif de sa fureur. Les incendies qui hantent la ville semblent des manifestations de sa force coléreuse. La haine bout à l'intérieur de ce monstrueux organisme et s'exprime à travers les flammes déchaînées qui dévastent les bâtiments. La ville attaque ainsi les habitants, mais ceux-ci ne sont pas tout à fait sans défense. Le meilleur exemple est fourni par Revel lui-même qui tente de lutter contre Bleston au moyen de sa propre arme : grâce à l'écriture, nommée une « lente flamme acharnée » (*ET*, 391), le protagoniste prend sa revanche en blessant l'agresseur. Pourtant, comme le remarque Gomes, bien que Revel « cherch[e] à détruire la ville par le feu, par son travail de déchiffrement et d'écriture, [il] ne parviendra pas complètement à ses fins »<sup>23</sup>, car cette hydre qu'est la ville (*ET*, 324) *n'a pas peur du feu* qui pourrait cautériser les plaies laissées par ses têtes coupées, pour les empêcher de renaître. L'hydre blestonienne, toute remplie de « flammes [...] noires » (*ET*, 293) de rage, dédaigne ce soi-disant Héraclès.

Par ailleurs, la ville incendiaire et affectée par des incendies fascine certains personnages et les pousse à devenir pyromanes, tel Horace Buck (l'auteur de l'incendie de la boutique « Amusements ») ou Revel lui-même (tourmenté entre deux désirs contraires de destruction de certains objets, telles les photographies, qu'il hésite à noyer ou à brûler). Le protagoniste accuse explicitement Bleston de déformer l'igné et de s'en servir dans de mauvaises intentions : selon lui, les incendies sont provoqués par « cette [...] flamme hélas dénaturée, pourrie, contaminée au cours de son long cheminement parmi tes veines [...], cette flamme que tu avais réussi à asservir, à soudoyer pour te jouer de moi, pour parfaire cette vengeance » (*ET*, 335).

Il est bien curieux que la rage de Bleston, dévorée par des flammes intérieures, ne se transpose nullement sur le climat glacial de la ville. à l'exception de quelques jours

---

<sup>22</sup> L. Brenu, *op. cit.*, p. 32.

<sup>23</sup> F. Gomes, *op. cit.*, p. 5.

en été, les habitants se plaignent de l'insuffisance du chauffage qui ne parvient pas à réchauffer l'air. Du coup, loin d'être le bonheur thermique proposé par Bachelard, le feu de *L'Emploi du temps* s'avère impuissant à combattre la froideur de l'atmosphère ; il ne serait même pas incorrect de le désigner par un oxymore : un *feu froid*. Néanmoins, Bleston transmet effectivement un certain aspect de l'élément igné, en l'occurrence son côté métaphorique. La ville devient le domaine du feu personnifié, incarné dans les personnages élémentaires. Plusieurs héros du roman butorien peuvent être considérés comme « stigmatisés » par la flamme, par exemple Rose Bailey dont le prénom évoque la couleur du feu, Lucien Blaise dont le nom suggère la « braise » et le prénom vient de *lux*, la lumière en latin, la famille Burton dont le badinage innocent avec la flamme, au cours d'une soirée, préfigure déjà le danger réel pesant sur un de ses membres<sup>24</sup>, et enfin, Horace Buck et Jacques Revel, les deux pyromanes, le deuxième étant obsédé, de surcroît, par son idée brûlante de se venger de la ville. Le tandem Buck/Revel est d'ailleurs particulièrement intéressant car ces personnages possèdent les traits de plusieurs éléments en même temps. Dans le cas de Buck, son nom signifie cerf en anglais, soit une créature purement terrestre, tandis que la couleur de sa peau, « du même noir que l'eau » (*ET*, 29), l'assimile à l'hydrique, et son inclination d'incendiaire le rapproche de l'igné. Quant à Revel, il est un personnage « complet » du point de vue élémentaire : il réunit en lui les quatre puissances fondamentales de Bleston. Quoique ce soit le feu qui prime (rappelons cette « lente flamme » qu'est son écriture considérée comme une arme à la fois de défense et d'attaque), il se sent aussi marqué par l'air, la terre et l'eau ; tout se résume en une phrase : « [M]oi, taupe me heurtant à chaque pas dans ses galeries de boue, tel un oiseau migrateur prêt à fondre » (*ET*, 53). Ainsi, le protagoniste de *L'Emploi du temps* se compare aux animaux symboliques de la terre (la taupe) et de l'air (l'oiseau), et le troisième élément n'est que suggéré par le verbe « fondre », se référant à une substance en train de passer à l'état liquide. La nature « tétraélémentaire » de Revel, constituant une menace réelle pour le rapport de forces à Bleston, est très probablement la raison pour laquelle la ville s'acharne tant contre cet étranger en simple séjour temporaire sur le sol anglais, et pourtant devenu son ennemi le plus redoutable.

### **Le décalage entre les visions de Butor et de Bachelard, ou vers la conclusion**

L'esprit expérimentateur de Butor l'amène à contester l'imagerie positive des éléments. Le romancier explore le côté sombre des quatre puissances, et sa conception

---

<sup>24</sup> Revel rêve qu'en train de dîner chez ses connaissances, les Burton, « Doris apport[e] à chacun de nous pour dessert un exemplaire du *Meurtre de Bleston* trempé dans le rhum » (*ET*, 267). D'abord, tout semble tranquille et plaisant, exactement comme le décrivait Bachelard : « le rhum se me[t] à flamber doucement » et les flammes éclairent la couverture du livre-dessert : « les sept lettres du nom de Bleston dev[ie]nnent lumineuses » (*ET*, 267). Rien n'annonce encore la rage soudaine qui s'emparera de ce feu couvant. Lorsque les douces flammes atteignent le nom de l'auteur, J. C. Hamilton, elles se transforment immédiatement en un incendie violent et dévorateur ; les lettres jusque-là légèrement illuminées sont subitement « dessinées en braise » (*ET*, 267).

de l'univers élémentaire maléfique fait de *L'Emploi du temps* une véritable polémique littéraire avec la vision unilatérale de Bachelard<sup>25</sup>. Bleston, deuxième personnage principal du roman, contrôle les quatre puissances, les dénature et les infecte par son anathème contagieux. Sous son influence, les éléments sont réduits à leur aspect négatif : l'eau devient avant tout empoisonnement, l'air étouffement, la terre enlèvement, et le feu, colère incarnée. La force méchante de ce quatuor est pointée sur les habitants de Bleston, piégés et exposés aux attaques. à l'instar d'une pieuvre diabolique, la ville atteint les hommes de ses quatre mains vengeresses qui frappent de façon multiforme. L'eau imprègne les êtres de sa substance affreuse, comme pour les ramollir et ensuite les liquéfier ; l'air s'insinue dans leurs poumons pour transformer leur haleine en exhalaisons blestoniennes ; la terre enveloppe leur corps d'une boue qui tend à s'y substituer ; enfin, le feu menace les habitants de ses flammes sombres et s'empare de l'âme humaine en y plantant la rage ou une obsession frôlant la folie, sentiments tout à fait souhaités par la ville.

Le roman de Butor semble jouer avec certains aspects de la conception de Bachelard. *L'Emploi du temps* démontre que la réalité romanesque peut facilement dépasser la théorie du philosophe afin d'en explorer la face cachée. Si la théorie bachelardienne est une transposition du rêve, la vision de l'écrivain est, certes, une transposition du cauchemar. Et pourtant, il nous semble que la force inspiratrice de Bleston naît justement de ce principe contestateur de toute imagerie plaisante de l'élémentaire. La ville-personnage de *L'Emploi du temps* devient un *locus terribilis* par excellence, une vision à la fois envoûtante et inquiétante, un lieu urbain agressif et labyrinthique qui présente plusieurs traits communs avec le réseau des corridors du métro du roman de Boudjedra, *Topographie idéale pour une agression caractérisée*. Inspiré de Manchester, l'univers parabolique de Bleston semble résumer en soi toutes les peurs et les malheurs des réelles métropoles mondiales, dans leur aspect inhospitalier et invivable.

## Bibliographie

Bachelard G., *L'Air et les songes*, Corti, Paris 2009.

– *L'Eau et les rêves : Essai sur l'imagination de la matière*, Corti, Paris 2009.

– *La Psychanalyse du feu*, Gallimard, Paris 1949.

– *La Terre et les rêveries de la volonté*, Corti, Paris 2004.

– *La Terre et les rêveries du repos*, Corti, Paris 2004.

Butor M., *L'Emploi de temps*, Minuit, Paris 1956.

Bakhtine M., « *Formes du temps et du chronotope dans le roman* », [in id.] *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris 1978.

Brenu L., « Écrire la ville : *L'emploi du temps* de Butor, *La forme d'une ville* de Gracq, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* de Perec », <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00435879/document>, consulté le 22.04.2019.

---

<sup>25</sup> Bien sûr, la vision de Bachelard ainsi que celle de Butor sont unilatérales. Autrement dit, séparément, elles sont incapables d'englober la complexité du monde, mais juxtaposées, elles se montrent bien complémentaires.

- Frémont G., « Dé-lire Butor », *Études littéraires*, vol. 11, n° 3, 1978.
- Gomes F., « Eaux noires dans la ville de Michel Butor et de Raymond Chandler ». Actas do IV Congresso Internacional da Associação Portuguesa de Literatura Comparada, Estudos Literários/Estudos Culturais, vol. I, 2004.
- Kemp S., « Le Nouveau Roman et le roman policier : éloge ou parodie ? », *Itinéraires*, 2014-3/2015, <http://journals.openedition.org/itineraires/2579>, consulté le 17.04.2019.
- Kotowska J., « L' 'infidélité onirique' dans *L'Emploi du temps* ou comment Michel Butor polémique avec les idées de Gaston Bachelard », *Romanica Wratislaviensia*, no 66/2019.
- Mauriac F., *Thérèse Desqueyroux*, Grasset, Paris 1964.
- Mazaleyrat C., « La Carte et le plan, fils d'Ariane de *L'Emploi du temps* de Michel Butor et de *Topographie idéale pour une agression caractérisée* de Rachid Boudjedra », [http://www.revue-textimage.com/03\\_cartes\\_plans/mazaleyrat.pdf](http://www.revue-textimage.com/03_cartes_plans/mazaleyrat.pdf), consulté le 22.04.2019.
- Sellier P., « La ville maudite chez Michel Butor », *Mosaic: An Interdisciplinary Critical Journal*, vol. 8, No. 2, 1975.
- Vieillard-Baron J.-L., *Hegel et l'idéalisme allemand*, Vrin, Paris 1999.

### Mots-clés

Michel Butor, Gaston Bachelard, *L'Emploi du temps*, quatre éléments, eau, air, terre, feu, Nouveau roman

### Abstract

#### The Dysphoric Vision of Michel Butor: the City of *L'Emploi du temps* as *Locus Terribilis*

From biblical sinful cities of Sodom and Gomorrah to modern ones like the nightmarish Prague of Kafka, the melancholic Bruges of Rodenbach or the cursed Bleston of Butor, the evil urban areas have fascinated novelists of all ages. In *L'Emploi du temps*, Michel Butor presents a haunting and disturbing vision of an imaginary English town, personified and considered the second main character in Butor's novel. In order to torture its inhabitants, Bleston controls the four elements of nature and reduces them to their negative aspect of dreadful, devastating forces, which challenges the positive imagery of the air, water, earth and fire created by 20th-century philosopher Gaston Bachelard. A hostile and malicious city inspired by Manchester, Bleston seems to sum up all the fears and misfortunes of the real world metropolises in their hostile and unlivable aspect.

### Keywords

Michel Butor, Gaston Bachelard, *L'Emploi du temps*, four elements, water, air, earth, fire, New Novel